

Colette Soler

## Le transfert, après \*

C'est l'exposé de l'année dernière de Sidi Askofaré sur le transfert négatif qui m'a induite à choisir ce thème et qui me donne occasion d'explicitier certaines vues que j'avais laissées jusque-là un peu dans le vague.

Le contexte actuel de la question que j'aborde importe. Je le résume ainsi : les ennemis de la psychanalyse feignant de se soucier du bien de leurs semblables dénoncent le risque d'assujettissement et les effets de secte des amours de transfert. À quoi les analystes répliquent, inspirés par Lacan, que tout au contraire l'analyse libère des effets d'aliénation transférentielle, au point même de pouvoir entamer l'aliénation religieuse et d'être susceptible de produire ce qu'il y a de plus proche d'un athée véritable. Mettons en perspective de ces questions les prochaines Journées 2009 sur « Psychanalyse et religion ».

Oui, mais comment éviter là une ironique objection que les petits malins d'ici et d'ailleurs se plaisent à répéter : que dites-vous de ce qui s'impose dans les communautés analytiques et depuis l'origine – la flambée de passions qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à celles du transfert ? En effet, énamorations enchantées et férocité des haines collectives ou individuelles travaillent les groupes analytiques plus que tout autre. C'est un fait à ne pas dénier.

Et même, nous lacaniens, comment ne pas être frappés par la virulence intacte, quarante ans après sa mort, des passions à l'endroit de Lacan ? Pas de mois où l'on ne voit sortir quelque livre qui relève de ces passions sur l'un ou l'autre versant d'ailleurs, mais le plus souvent côté haine. Difficile de ne pas considérer qu'il s'agit, sinon d'effets, du moins de répercussions du discours analytique.

\* Séminaire École de l'EPFCL-France, mai 2008.

Le transfert a été découvert sur sa face sentimentale, disons sa face d'affect, et les analystes au fil du temps ont plus ou moins homologué le transfert positif à l'amour et le transfert négatif à l'hostilité. C'est assez curieux. Qu'aurait-il de positif, cet amour, alors même que, dès le départ, Freud avait vu que plus il bouillonne et fait du bruit dans une analyse, moins l'analyse se fait. Pourtant, la figure de l'amoureuse, comme dit Lacan, l'amoureuse de transfert, a plutôt bonne presse. Il y a sûrement là un signe, signe au moins que ça plaît aux analystes.

### **Les étapes successives**

Ce sont les textes de Freud de 1914 qui introduisent le paradoxe de l'amour de transfert, amour qui, selon lui, peut empêcher ou favoriser, c'est selon : empêcher quand il vire à l'exigence érotique, favoriser quand, plus sentimental, il demande seulement l'amour. L'ambiguïté de ce que Freud appelle l'*Éros* est déjà là tout entière présente.

Puis vient, en 1920, la névrose de transfert, qui répète les exigences et les déceptions passionnelles de la névrose infantile. Vous pourrez retrouver dans « Au-delà du principe de plaisir <sup>1</sup> » une des rares pages vibrantes de Freud consacrées aux affres inévitables de l'enfance, et qui sont pour tous. Or le transfert pensé comme répétition implique, c'est le point crucial, que les affects de transfert ne diffèrent en rien des affects d'origine à l'égard des figures de l'Autre, prorogés d'ailleurs tout au long de la vie. Il ne faut pas s'étonner après ça de la conclusion qui tombe au terme, celle de analyse infinie : échec du travail de transfert sur le fameux roc.

### **Quelle est l'opération Lacan dans cette question ?**

Je prends mon départ en 1958, « La direction de la cure ». Lacan y souligne d'abord l'insuffisance de la définition du transfert comme succession ou somme des sentiments positifs ou négatifs pour l'analyste. Cette insuffisance se voit immédiatement à ceci qu'elle ne rend pas compte, dit-il, des phases et des figures variées de cet amour : énamoration primaire, trame des satisfactions de la période finale si difficile à rompre, après la période seconde où flambent l'agression et la revendication.

1. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2001.

Il avance ensuite une certitude : si le transfert n'est que répétition, l'analyse est impossible, car alors elle programme la répétition de l'impasse infantile et l'analyste ne pourra que donner corps aux fantômes du passé, autrement dit rester à la place de l'Autre. Il y oppose ceci : c'est donc pour ce que l'analysant, je cite, « à l'analyste, impute d'être (d'être qui soit ailleurs <sup>2</sup>) », ailleurs qu'au lieu de la répétition transférentielle, qu'une interprétation peut porter.

De 1960 à 1964, du séminaire *Le Transfert aux Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan élabore progressivement une définition du transfert, pensée à partir du symbolique et ajustée à l'inconscient langage. Celle-ci n'en réduit pas la dimension d'affect mais elle replace ces affects comme autant d'effets du symbolique.

Le séminaire *Le Transfert* construit une métaphore de l'amour et une du désir. L'expression à elle seule noue le mécanisme langagier aux affects de la libido. Lacan n'a jamais repris ces métaphores à l'écrit et il y substitue l'expression définitive de sujet supposé savoir, en 1964. Il en donne un mathème qui écrit le lien social analytique en tant que structuré par le langage, dans la « Proposition de 1967 <sup>3</sup> ».

Après la production de la notion du sujet supposé savoir, qui aborde le transfert au niveau symbolique, vient la condensation majeure, dans l'« Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* » : le transfert, « c'est de l'amour qui s'adresse au savoir <sup>4</sup> ». L'expression réinjectant de l'affect dans le mécanisme symbolique condense les deux dimensions.

Trait frappant cependant, vous observerez que de la dimension d'affect elle ne retient que l'amour. Est-ce une élision de la haine, ou est-ce qu'elle l'implique comme composante hostile de tout amour ? C'est ce qu'il faut voir. En tout cas, c'est une exclusion du désir de savoir, il le précise dans les paragraphes qui suivent, mais je passe sur ce point.

2. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 591.

3. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur la psychanalyse de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 248.

4. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 558.

## Un amour nouveau

Quelle est la portée de cette formule ? Elle situe l'amour de transfert, fait inouï dit-il, comme un amour nouveau, différent du vieil amour de toujours. Cette thèse est un cas particulier d'un autre qui est bien loin de nier les affects, mais qui les situe comme des effets, « effets » du discours. Le vieil amour de toujours, Freud en a donné la structure dans « Psychologie collective et analyse du moi <sup>5</sup> », c'est l'amour du Un, qui est selon lui au principe de la foule mais aussi du transfert, du S1 élevé à l'objet.

J'ai eu l'occasion déjà de marquer le pas de Lacan sur ce point : l'amour de transfert est aussi véridique qu'un autre, mais il n'est cependant pas n'importe quel amour. C'est un amour qui s'adresse au savoir supposé de l'inconscient, que nous écrivons S2, je l'ai développé déjà. Amour nouveau donc, par rapport au précédent qui relève du discours du maître, tandis que le second est inhérent au discours analytique.

Que ce soit un autre amour se perçoit au niveau même des phénomènes. En effet, bien que comme tout amour il porte une demande, sa demande est spécifique. C'est, disons, une demande... d'interprétation révélatrice, là où le vieil amour de toujours est simplement demande... d'être.

Avec cette définition, la valeur épistémique du transfert est mise en relief et le sentiment est secondarisé. Sa portée d'« hainamoration » se réduit, dit Lacan, à avoir son analyste « à la bonne ou à l'œil ». Ça ne fait pas passion, ça.

Quand Lacan dit : le transfert positif, « c'est ce que je situe du sujet supposé savoir », cela signifie, assurément, qu'il a de positif non pas les affects qu'il véhicule, mais le rapport au savoir inconscient qu'il rend possible. Certes, ce transfert positif au savoir inconscient inclut aussi des affects que l'on va qualifier de négatifs, et ce sont tous les reproches de transfert qui se font toujours peu ou prou entendre, quelquefois plus fort que l'amour proprement dit. Mais cette ambivalence, propre au demeurant à tout amour, est interne au transfert positif vers le savoir inconscient. L'essentiel est cette demande d'interprétation, qui est solidaire d'une supposition du savoir inconscient,

5. S. Freud, dans *Essais de psychanalyse*, op. cit.

inhérente au discours analytique et qui conditionne le travail analytique. Du coup, la notion de transfert négatif perd sens.

Comment alors situer la haine proprement dite, qui n'est pas l'ambivalence transférentielle dont je viens de parler ?

Le transfert émergeant quasi automatiquement dans l'analyse a étonné Freud, qui n'en a pas rendu compte finalement. Avec sa formule « amour du savoir », Lacan lève le mystère de cet amour en le connectant à la visée de savoir du dispositif. En revanche, le mystère de la haine, qui n'est pas l'énamoration, demeure. Amour et haine ne sont pas dans un rapport œbien. Plus précisément, la haine n'est pas de même niveau que l'amour.

Je m'explique. Si on définit bien le transfert comme amour du savoir – et il n'y a pas de meilleure définition –, alors il faut dire que la haine, la vraie, n'est pas transférentielle. Ce qui ne l'empêche pas de bel et bien exister, mais qui devrait mettre un suspens à l'idée qu'une analyse finie l'exclut. Puisque à la vérité c'est peut-être même le contraire, Lacan le notait, gentiment, disant, si je me souviens bien : « On ne voit pas pourquoi une analyse ne finirait pas par la haine. »

Il ne serait même pas excessif de la dire, la haine, anti-transférentielle (ambiguïté des dénonciations du transférentiel). C'est bien ce qui est impliqué dans le séminaire *Encore*, quand Lacan, commentant l'entreprise haineuse de le déconsidérer qui animait l'ouvrage *Le Titre de la Lettre*<sup>6</sup>, dit : ils me désupposent le savoir. Façon de signifier que la haine vise la rupture de la relation au savoir avec l'attente de réponse qu'elle implique.

Au profit d'une autre relation sans doute, mais laquelle ?

## **La haine, et le Un**

Eh bien, la haine, elle ne s'adresse pas au savoir, elle s'adresse au Un. J'ai été très reconnaissante à Sidi Askofaré d'avoir indiqué un texte où Lacan le dit explicitement, alors que je l'avais plutôt déduit jusque-là de textes antérieurs où c'était plus implicite.

Je déplie la thèse. Je cite *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* : « Y a de l'Un, je l'ai répété tout à l'heure pour dire qu'il y a

6. Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 62.

de l'Un, et rien d'autre. Y a de l'Un, mais, ça veut dire qu'il y a quand même du sentiment. Ce sentiment que j'ai appelé, selon les unarités, que j'ai appelé le support, le support de ce qu'il faut bien que je reconnaisse, la haine, en tant que cette haine est parente de l'amour <sup>7</sup>. »

Premier commentaire du « mais quand même » : il y a de l'Un donc pas de dialogue, néanmoins le sentiment instaure quelque chose comme une relation. La haine réfère au « y a de l'Un ». Aussi, quand Lacan dit qu'on ne voit pas pourquoi l'analyse ne finirait pas par la haine, je dis qu'on voit bien pourquoi elle peut finir par la haine. On pourrait même s'étonner qu'elle ne finisse pas plus souvent dans la haine, car si elle produit la chute du transfert, elle ne produit pas la chute du « y a de l'Un », au contraire. Elle y conduit.

La haine parente de l'amour signifie que les deux affects ont même principe d'engendrement – la division d'avec le savoir –, ce qui les rend solidaires, et la face haineuse du transfert est liée au fond à la déception de l'attente du savoir, je l'ai dit. Mais de l'inconscient « savoir sans sujet », l'analysant ne s'approprie que des bouts, et encore à titre hypothétique, car les effets de *lalangue* le dépassent. C'est pourquoi j'ai formulé : là où c'était l'inconscient-lalangue, « je ne peux advenir ».

Cette impasse de l'amour du savoir, amour en échec programmé dans l'analyse,  $S(\bar{A})$ , fonde le surgissement éventuel de la haine. L'élaboration analytique de transfert, à quelques bribes près, ne fait pas culminer une appropriation de savoir, elle assure au contraire le fameux « y a de l'Un » auquel le parlant est condamné par le langage et qui prend la forme d'un « y a de l'Un tout seul ». Deuil analytique.

Ça n'en fait pas une haine transférentielle, au contraire, une haine que je dirais de dé-transfert. Et comment l'analyste pourrait-il y répondre s'il est obnubilé par les sentiments qu'on lui porte ? Qu'est-ce qui peut la résoudre sinon l'aperçu pris sur le réel de la structure, soit sur l'impossibilité qu'elle comporte ? Lacan a pu dire du réel qu'on s'y habitue. Le plus souvent en effet, mais pas toujours.

7. J. Lacan, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1977.

## La haine, pas nouvelle

Je déplie un peu ce rapport de la haine à l'Un. La haine, pas plus que l'amour, n'a attendu le discours analytique. Alors, si l'amour de transfert est un amour nouveau, on peut se demander si dans l'analyse la haine prend elle aussi une forme inédite.

Et qu'est-ce que ce Un des unarités ? Pendant longtemps, Lacan l'a nommé être. La haine vise l'être des unarités que sont les autres parlants. Ce fut une thèse constante chez Lacan, qui l'a rangée d'abord dans les passions de l'être, à ceci près que l'être n'est pas un terme univoque. L'amour comme passion de l'être réfère au manque à être, la haine plutôt à l'être de jouissance. Voyez les haines raciales tellement ancrées chez le parlant, tellement impossibles à éradiquer et dont nous assistons à la montée vertigineuse dans notre époque. Il faudrait aussi parler de la haine sexiste, mais je la crois plus complexe.

Ce n'est pas tout pourtant. « Une haine solide ça s'adresse à l'être », dit Lacan dans *Encore*. Reprise de la thèse classique, apparemment. Vous voyez l'opposition : l'amour de transfert s'adresse au savoir, la haine à l'être. Les formules sont contemporaines. Mais ici, concernant la haine, il continue en introduisant quelque chose d'autre quant à ce qu'il appelle l'être. Je cite : « La haine, qui est bien ce qui s'approche le plus de l'être, que j'appelle l'ex-sister. Rien ne concentre plus de haine que ce dire où se situe l'ex-sistence <sup>8</sup>. » L'existence, c'est « ce dont seul le dire est témoin », dit-il encore <sup>9</sup>.

Voilà donc autre chose, car le dire n'est pas une fonction symbolique, ni imaginaire non plus et ni réelle au sens de la jouissance. Il ex-siste aux trois, ce pourquoi d'ailleurs Lacan l'inscrit après 1975 comme quatrième rond du nœud borroméen, dit *sinthome*.

La haine n'est jamais loin de ce que je pourrais appeler une pulsion de meurtre, mais ici ce n'est pas le meurtre du vivant, du corps substance jouissante, c'est le meurtre du dire qui ex-siste comme Un, spécialement l'Un-dire d'exception, *i. e.* le meurtre de ce qui chez un parlant singulier ex-siste au discours de l'Autre. L'amour, le vieil amour, comme je m'exprime, réfère lui aussi au dire mais pas à celui de l'interprétation, celui du maître, si on en croit Freud. La haine est du même côté.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 110.

9. *Ibid.*, « Postface », p. 253.

## **Dans les groupes analytiques à quoi rapporter la haine ?**

On est très en retard et en retrait par rapport à l'enseignement de Lacan si on continue à y reconnaître l'*hainamoration* freudienne pour le maître. Selon moi, le groupe analytique ne peut être pensé simplement comme une foule freudienne. La thèse de Freud d'ailleurs est tout entière située à partir des semblants : l'idéal et même l'objet sont des semblants. Il y a bien sûr les effets de transfert, mais si on veut saisir ce qui se joue de plus réel dans le groupe analytique, c'est du côté de ce qui opère comme symptôme, et aussi du côté du dire qu'on le trouve.

Je parle du symptôme réel, hors sens, qui n'est pas un semblant. Celui que Lacan écrit dans *R.S.I.* comme fonction d'une lettre de l'inconscient. Or, justement, la lettre n'est pas un semblant, alors que seul le semblant est au principe d'un lien social. On peut relire sur ce point *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Du coup, il est bien clair que des sujets identifiés à leur symptôme autiste ne peuvent être que ce que Lacan appelle en 1976 des « épars dépareillés », chacun d'une singularité opaque, non dialoguante si je puis dire. Et si on s'attend à ce que le sujet dans la passe fasse la lumière sur cette opacité, peut-être se trompe-t-on. Point à développer.

Le symptôme réel n'est pas amical, il est plutôt ségrégatif, au principe d'exécration des unarités autres. Mais qu'il soit ségrégatif indique aussi à l'évidence que des affinités sont possibles entre des symptômes qui se reconnaissent et se regroupent entre eux, si je puis dire. Ce registre n'est pas le propre du groupe analytique à vrai dire, mais il n'en est pas exclu cependant. Regardez les regroupements lacaniens : ils se distinguent souvent plus par leur style symptomatique que par leurs productions. Je passe. En outre, je l'ai déjà développé au début des Forums, l'identification au symptôme n'implique pas que l'on aime son symptôme. Il y a la haine de soi, de l'unarité qui nous constitue. D'où le fait que certains symptômes peuvent s'imposer comme prothèse, comme maître-symptôme, comme on dit maître-chien, pour en étayer d'autres.

Qu'y a-t-il de plus spécifique dans la communauté d'École ? C'est que, comme dans l'analyse, la fonction du dire y est cruciale, prévalente et même constituante. Le lien analytique, comme le lien d'École, n'a pas d'autre support. La spécificité des haines dans la



communauté analytique réside dans le fait qu'elle s'adresse électivement aux direx institutants des autres unarités, grandes ou petites, internes ou externes. La virulence de sa destructivité peut être bruyante, silencieuse, déniée, renversée dans son contraire, ou même retranchée dans les quartiers d'une pseudo-indifférence.

Qu'est-ce qui peut la limiter ? Rien d'autre que ce qui la limite dans l'analyse. Dans l'analyse, le dire de l'analyste dans l'acte interprétatif, ce dire oraculaire, apophantique génère parfois de la haine. Violence de l'interprétation, disait Piera Aulagnier. Je dirais plutôt impudence du dire d'interprétation, car l'impudence connote l'aplomb, le « culot » d'un dire qui ignore, annule les semblants, bref qui ex-siste au discours de l'Autre.

Mais cette haine éventuelle est limitée, contenue précisément par le transfert, la supposition de savoir. Il en est de même dans une École : seule la relation de transfert au savoir peut limiter ses effets. Soustrayons ce transfert et il ne restera que la destructivité. Inquiétant donc, de voir des analystes dénoncer le transfert maintenu après l'analyse. Signe au moins d'une incompréhension de ce qu'ils font. C'est bien pourquoi Lacan, s'il a annoncé la fin possible de l'analyse, n'a jamais annoncé la fin du transfert, il s'est même moqué de l'expression « liquidation du transfert ». Au contraire, avec sa notion de transfert de travail, mis au fondement de l'École, il appelle à son maintien. Au changement près que peut s'y introduire l'analyse finie, évidemment. Ses expressions « penser la psychanalyse », « contribuer au savoir », par exemple (on avait commenté l'expression), incitent à maintenir une relation au savoir au-delà du franchissement de l'horreur de savoir, dans la cure. Or, toute entreprise de visée de savoir a pour condition première de supposer le savoir. C'est vrai même de la science, quoiqu'il ne s'agisse pas du même savoir.